

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une voix sans parole

Eric Dupont

Numéro 163, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83199ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupont, E. (2016). Une voix sans parole. *Lettres québécoises*, (163), 19–19.

Une voix sans parole

Rendons-nous à l'évidence, l'écrivain québécois tient parfois un discours fade et ennuyeux qui rebute le grand public. Ce n'est pas pour rien si peu d'entre eux interviennent à la radio et à la télévision. Quand, à la faveur d'une controverse qui n'a que peu à voir avec ses écrits, on en invite un à *Tout le monde en parle*, il passe à la toute fin, après l'humoriste de service, le ministre des Affaires cruciales et capitales, la chanteuse américaine à la mode et la mère porteuse qui n'a pas voulu se séparer du marmot. Et il fait mieux d'avoir d'autres sujets de conversation que son maudit livre plate qui n'intéresse personne ! Même à l'émission radiophonique *Plus on est de fous, plus on lit*, qu'on lui a présentée comme son dernier refuge, l'écrivain se fait souvent damer le pion par les gens de théâtre et de cinéma considérés comme plus drôles, plus sexy, plus amusants. Ils donnent tout simplement un meilleur show. Que lisent Guylaine Tremblay et Charles Lafortune ? Mais qu'on me le dise ! Qu'enfin je trouve le sommeil ! L'écrivain n'a pas toujours le sens de la formule ou la gouaille nécessaire pour soutenir l'attention du public. Il s'en fout un peu aussi, et son indifférence pour les basses affaires de ce monde explose à l'écran comme l'expression de la prétention et du snobisme qu'on lui suppose de toute façon. Une émission de télé-réalité qui mettrait en vedette des écrivains québécois ne parviendrait même pas à chauffer les fesses du canal météo. Bref, l'écrivain est un peu tenu à l'écart du bruit médiatique qui se vend sous l'étiquette d'« émission culturelle ».

Même au lancement de son propre livre, l'écrivain choisit le silence. Il doit rester assis derrière sa table et dédicacer des livres, s'il en vend, cela s'entend. Se lever pour en lire un extrait ? *Mais vous êtes fou ! Les invités vont partir et vous allez déprimer tout le monde ! Et après, qui finira les canapés ? Tout le monde ici a sa journée dans le corps, c'est vraiment pas le moment.* D'ailleurs, le seul contenu qui intéresse vraiment les pique-fromage et les éponges qui peuplent souvent ces rencontres se trouve dans les bouteilles de la SAQ et dans les rouleaux impériaux frits expirés pour l'occasion. *Vous n'allez pas gâcher la fête, monsieur Dupont... Vous ne saisissez pas toutes les nuances de votre propre texte. Comment pourriez-vous en faire une lecture intelligente ? Laissez cette vedette de Yamaska jeter sur vos mots toute la lumière qu'ils méritent... Voilà, ne vous sentez-vous pas élevé par la subtilité de son jeu et la qualité de son port de voix ? Avouez que ses graves résonnent mieux que les vôtres !*

On finit par se lasser.

PENDANT CE TEMPS À LA BIBLIOTHÈQUE

Certains résistent à l'envahisseur, comme le prouve la suite d'événements inattendus et bizarres que je m'apprete à vous raconter. En avril dernier, on m'a invité au lancement du premier roman d'un auteur. Pour vous dire la vérité, j'y allais pour dire bonsoir à Peter McCambridge qui dirige la collection *QC Fiction* de Baraka Books. Il fallait que je me présente à 20 heures dans une salle de la bibliothèque Atwater. Une bibliothèque pour un livre ? Wow ! Quel concept ! Les lancements des éditeurs francophones m'avaient habitué à des lieux *cool* à murs lambrissés *vintage* où des serveurs hipstérisés au-delà de tout rachat vous vendent des bières aux noms diaboliques et au tumulte assourdissant du babillage

de gens übercoiffés qui mâchouillent nonchalamment une olive kalamata en parlant de leur fixie. Au deuxième étage de la bibliothèque Atwater, une trentaine de personnes attendent dans une salle d'un autre âge que l'auteur arrive. Il y a des gens qui parlent de Franz Kafka. Ils comparent ses livres. On s'entend parler. Ça me met mal à l'aise. Pourquoi jaser de littérature ici ? Parlez-moi de votre chalet dans les Cantons-de-l'Est... Sur une table à gauche, deux bouteilles de vin — les moins chères de la SAQ, Peter me l'a confirmé — et des craquelins. Pas de minibrochettes de crevettes au cari.

Je note la présence de chaises dans la salle. Elles sont placées bien droites comme dans une église protestante. L'éclairage est blafard et presque glauque. Les meubles et l'ensemble du décor me rappellent les salles municipales de ces petites villes de l'Ontario. Beaucoup de boiseries, un plancher tout à fait scolaire. Je suis le seul à m'être servi un verre de vin. Je trouve d'ailleurs le moyen d'en engloutir deux avant qu'un signal venu de je ne sais qui envoie tout le monde s'asseoir dans un silence monacal. L'éditeur, Robin Philpot, s'avance vers un lutrin et souhaite la bienvenue à tous. Tout le monde reste coi. Déjà, que l'éditeur dise un mot me scie les jambes. Mais après, tenez-vous bien, il invite l'auteur à s'avancer pour prendre la parole ! Et là, je sais que vous n'allez pas me croire, mais il faut que je le dise juste pour l'avoir dit, le type prend un exemplaire de son livre et nous en lit un extrait d'une bonne vingtaine de minutes ! Il s'agit d'une narration à la première personne d'un militaire canadien pendant la campagne d'Italie de la Seconde Guerre. Je reconnais les lieux dont il parle. Le public écoute religieusement. Personne ne se lève, ne serait-ce que pour aller pisser. Il faut dire que le gars sait écrire et que ses mots convainquent. C'est pour ça que Baraka Books le publie et c'est ça qu'on tente de montrer. Puis il s'arrête. Les gens applaudissent.

Après, il est question d'un *tweet* élogieux dont se serait fendue nulle autre que Margaret Atwood. Des gens posent des questions en levant la main. Quelles sont vos influences ? L'auteur parle de Faulkner et de James Joyce dont il ne se lassera jamais. Pris de court par tant de formalités, je pose aussi une question à l'auteur, juste pour faire partie de la gang. Dans un lancement francophone, les gens seraient déjà partis, non sans avoir raclé les rapiers et les bols de chips. *Mais pour qui il se prend d'interrompre nos conversations avec son hostie de livre ? On se casse ! Quelqu'un est partant pour un tartare ? L'Express ? Petit Conti ?*

Je n'étais pas au bout de mes surprises. Après la ronde de questions, les gens sont restés quelques minutes, puis sont sagement rentrés chez eux après avoir parlé de traduction et échangé des impressions d'autres livres. Je décide d'aller souper avec Peter, parce que bon, je ne m'attendais pas à sortir de là le ventre vide et la tête pleine. Je constate que pour la première fois depuis que je fréquente les lancements, je me souviens du nom de l'auteur, du titre de son livre et de sa tête. Il s'appelle Matthew Murphy, le titre, c'est *A Beckoning War*, publié par Baraka Books. Il vient de Sudbury, mais vit à Montréal. Je me souviens aussi de son timbre de voix, de sa posture, de cette manière qu'il a de lever le menton de son texte pour regarder son public quand il tombe sur un passage dont il est particulièrement fier. Ce livre a maintenant un visage et une voix. Et j'ai hâte de le lire.

Qui dit voix dit parole. Tout ça me donne l'impression qu'il faudrait peut-être que nous, les auteurs francophones, reprenions le contrôle de nos affaires. Cessons d'avoir honte d'avoir écrit un livre et de rougir quand on nous impartit deux minutes d'attention. La parole, ça ne se donne pas, ça se prend ! N'hésitons pas à protester quand les animateurs de talk-show et les humoristes prennent toute la place dans des émissions censément consacrées aux livres. Bref, cessons d'avoir honte de ce que nous sommes. Mon prochain lancement, il sera comme celui de Murphy. Il faudra que je demande à Peter le nom de ce vin bon marché qui donne une parole à la voix.